

NOTE DE LECTURE

Denis Collin

« **Morale et justice sociale** »

Editions du Seuil – Collection « la couleur des idées » - Octobre 2001

Ce livre en comporte en fait deux : l'un de philosophie de la morale, l'autre de philosophie morale appliquée aux problèmes de notre temps.

Le premier parcourt de manière instructive et claire les conceptions de la morale depuis les pères fondateurs de la philosophie politique jusqu'aux débats actuels sur la place de la morale. Entre la morale impératif catégorique de Kant et la morale utilitariste des libéraux, Denis Collin nous guide avec clarté et fermeté dans un débat philosophique dense qui aborde les questions du bien-être, du bonheur, du relativisme, de l'universalisme. Le postulat du livre est la distinction spinozienne entre la morale (ensemble de normes communément admises comme devant s'imposer au corps social) et l'éthique (critères de choix du bon et du mauvais pour la décision individuelle). La morale elle-même n'est jamais déductible des lois de la nature, mais se situe dans la tension entre la connaissance des lois sociales et l'idéalisme moral. Ce débat est permanent et permet de refonder la morale comme base de toute philosophie politique.

La synthèse nous mène vers une nécessaire « théorie de la justice » dont Rawls reste la référence et dont l'auteur mène particulièrement bien l'analyse, en en faisant apparaître les apports et les limites. Marxiste, l'auteur nous invite à une relecture d'un Marx qui serait plus marxien que marxiste et en désaccord avec le déterminisme strict du marxisme-léninisme qu'il a engendré et ses issues totalitaires. Un Marx, en quelque sorte, qui ne correspondrait pas à l'éloge funèbre que fit Engels sur sa tombe, « découvreur des lois universelles de l'histoire ».

Le second livre analyse les questions actuelles à la lumière de la philosophie de la morale.

Le chapitre consacré à l'économie résume ce que l'on sait depuis Fernand Braudel : le capitalisme est un système instable et autodestructif des principes sur lesquels il entend se fonder, la propriété privée des moyens de production, l'initiative de l'entrepreneur individuel, le développement des forces productives. L'économie est ramenée à sa juste place : une panoplie de moyens, de techniques, de connaissance des processus qui ne prennent sens que mis au service des finalités qui sont définies par la politique. Les limites, voire l'hypocrisie, des courants anti-libéraux est bien cernée, qu'il s'agisse des « anti-mondialistes » dont l'antilibéralisme superficiel (le libéralisme économique est confondu avec le libéralisme en politique et l'intervention de l'Etat y apparaît, comme dans le cas du keynesianisme, comme une panacée) ne contribue qu'à apporter une caution éthique à la mondialisation, ou de l'antilibéralisme de façade social-démocrate dit de « l'école de la régulation » (on pense au très europhile mensuel « Alternatives économiques ») ou encore de l'humanitarisme verbeux qui ne remet pas en cause la sujétion de la société aux « impératifs économiques ».

L'analyse de la théorie de l'équité comme déformation par le libéralisme économique de la théorie de la justice de Rawls – où Denis Collin montre clairement que l'équité ne se distingue pas de l'égalité – permet de comprendre comment elle organise en fait l'abandon de l'idéal d'égalité dans une économie où l'humanité est, au-delà des élites dirigeantes, en surnombre et doit être maintenue en état de sujétion, à l'état de consommateur décérébré et par l'assistanat social dans les limites nécessaires au maintien de la paix sociale.

L'ouvrage de Denis Collin s'adresse donc à ceux qui veulent fonder sur des bases solides une analyse du monde orwellien dans lequel nous sommes entrés et qui souhaitent en penser la sortie autrement qu'en un retour à un état antérieur, après la faillite générale du socialisme, qu'il s'agisse tant de sa forme totalitaire que de sa forme démocratique (social-démocrate) dont la simultanéité est à juste titre soulignée.

On regrettera dès lors que ces ouvertures se heurtent à des clichés hérités de la culture marxiste dont l'auteur se veut pourtant le critique et le rénovateur, non sans conviction. On peut sans doute comprendre une vision caricaturale de la morale chrétienne assimilée à un déterminisme strict de soumission à l'ordre établi, ignorant la portée révolutionnaire dans l'histoire humaine du Sermon sur la montagne ou de l'Épître de Paul aux Corinthiens, alors que, sous certains accents, Denis Collin est proche du moraliste jésuite Paul Valadier.

Il est plus choquant de voir la société française présentée comme un abîme d'injustice et d'inégalités, sacrifiant inutilement au dénigrement nihiliste dont les élites au pouvoir, nourries au biberon du léninisme, font leur miel. S'il est vrai que, comme le prophétisait de Gaulle à la veille de sa mort, la France a poursuivi son chemin vers la décadence, le réformisme actif, au travers soit de luttes sociales soit de circonstances exceptionnelles par des dirigeants éclairés, qui a baigné notre pays au cours des « trente glorieuses » en a fait une référence toujours actuelle pour les pays en développement.

Le capitalisme, quelles que soient ses tares, s'est accompagné depuis le XVI^e siècle d'un essor des sciences et des techniques qui a bouleversé, sur le long terme en bien, la condition humaine, là où le socialisme n'a été capable que de la faire régresser. Il n'est pas sérieux de faire du nazisme une forme suprême du capitalisme et de reprendre ainsi les plus vieilles ritournelles de l'Internationale communiste, après les travaux de Ian Kershaw¹ qui ont montré qu'il n'a fait que s'adapter à un mouvement dont les racines plongent dans la culture et l'histoire allemande et est fondamentalement une contre-révolution face aux Lumières.

De même, Adam Smith reste affublé de la fable de la « main invisible » qui ferait de l'égoïsme individuel le seul moteur de la constitution du bien collectif, alors que le mot égoïsme (*selfishness*) ne figure à aucun endroit dans l'œuvre de Smith et que, tout au contraire, la « main invisible » apparaît d'abord dans son œuvre maîtresse et ignorée, le « Traité des sentiments moraux », et qui voit le moteur de l'action de l'individu dans la recherche de la justice et l'harmonie sociale. Amartya Sen a entrepris une relecture et une réhabilitation de l'œuvre de Smith permettant de repenser le rôle du marché au service du développement des pays les plus pauvres

¹ Voir notamment le monumental « Hitler » dont l'édition intégrale est parue en 2001.

et dans la lutte contre les inégalités².

Si Denis Collin reconnaît le rôle nécessaire du marché pour organiser l'échange et sa supériorité sur la planification centralisée, il ne reconnaît comme seule forme légitime d'entreprise que les coopératives ouvrières de production ou les services publics. Au lieu de reprendre tout aussi imprudemment l'assimilation des vues du Général de Gaulle sur la participation au corporatisme mussolinien, l'auteur aurait dû s'inspirer des travaux de Patrick Guiol qui en montre la portée révolutionnaire et qui furent la véritable raison du renversement du Général par l'alliance de la droite conservatrice et de l'extrême gauche qui préfigurait l'alliance libéralo-libertaire qui nous gouverne toujours.

Il est dommage que Denis Collin en vienne ainsi à négliger le rôle de l'initiative individuelle et de la dynamique de projet qui en découle et qui restent les seuls moteurs du développement humain à l'âge où les Etats sont invités à capituler et à gérer l'inégalité par le misérabilisme et l'assistance. On pense bien sûr à l'action d'un Muhammad Yunus qui fait du projet personnel, au travers de la solidarité de la communauté et par l'accès aux ressources capitalistiques, la clé du développement et dont je me fais l'écho dans mon « Gouverner par le bien commun »³

Mais chacun est l'esclave de ses clichés et leur critique est source de progrès. « Morale et justice sociale » est un « livre problème » beaucoup plus qu'un « livre solution », qui apporte des outils de pensée nécessaires à la sortie de la régression politique, morale, intellectuelle et économique dans laquelle nous engluons le dogmatisme libéralo-libertaire dominant. C'est donc un ouvrage digne de figurer sur sa table de chevet pour nourrir la reconstruction de la pensée politique face à son naufrage actuel.

Claude Rochet

² Amartya Sen « Un nouveau modèle économique », O. Jacob, 2000

³ Claude Rochet « Gouverner par le bien commun » François Xavier de Guibert, 2001
<http://perso.wanadoo.fr/claude.rochet/precis.html>